Bible

Bertrand Pinçon, ***Qohéleth.*** *Le parti pris de la vie*, Cerf, 2011, 223 p., 20 €.

Bien des interprétations ont été données de *l'Ecclésiaste (Qohélet*), et la sagesse des sages exégètes n'a eu de cure de présenter une version différente, parfois diamétralement opposée à celle des prédécesseurs. C'est un livre biblique fascinant par ses qualités littéraires et poétiques, mais difficile d'interprétation. La pensée qui le parcourt n'est pas exempte d'ambiguïtés et de contradictions apparentes qui donnent à lire, selon l'état d'esprit du lecteur (ou de l'herméneute), soit la sagesse d'un pessimisme outrancier, soit la joie nécessairement débordante ou exaltée de l'optimisme épicurien qui privilégie le *carpe diem*. Cette méditation sur la condition humaine se résumant au « refrain » lancinant bien connu : « *Tout est vanité et poursuite du vent !* ».

C'est dans un tel contexte que le critique-théologien va tenter de clarifier des données complexes qui touchent à notre condition humaine malmenée par la vie quotidienne ; simple livre de sagesse traditionnelle ou livre inspiré par le Dieu Créateur présent dans le texte ? La vérité se trouve nécessairement entre les deux positions extrêmes et tiendra compte de la globalité du texte (le texte en tant que « tout »). La sagesse dont il sera question ne reposera ni sur une philosophie pessimiste mortifère, ni sur une doctrine conformiste de la rétribution, ni sur un existentialisme sceptique, mais sur un Dieu d'éternité maître du temps, sur qui tout repose.

La vie humaine est faite de temps discontinus que l'homme aimerait bien maîtriser mais sans jamais y parvenir. Tout lui échappe quoi qu'il fasse et quels que soient ses efforts pour dominer les événements. Rien, bonheur comme malheur, n'est source de fiabilité, de viabilité, d'espérance mesurable définitive. L'homme ne semble être né que pour s'acheminer vers une mort qu'il sait, lui seul, inéluctable. Au point de se demander s'il ne vaudrait pas mieux être mort plutôt que né, mais cela aussi lui échappe. Ces considérations le conduisent à penser que Dieu a tout donné et, qu'après tout, autant prendre son plaisir et capter les bonheurs qui nous sont offerts chaque fois qu'ils se présentent.

Un comportement vital domine cependant tous ces états d'âme : il ne peut y avoir de bonheur sans « travail », sans une action permanente de l'homme sur lui-même et le monde, attachée à la Loi de Dieu, révélée dans ses commandements. C'est là un « parti pris » pour la vie, celle du sage : car tout vient de Dieu, à la fois origine et fin. L'auteur semble pourtant confondre « le bonheur » et « la joie ». N'aurait-il pas fallu les distinguer ?

Le lecteur craintif aura intérêt à lire en premier l'introduction, puis les chapitres terminaux 9-11. Il sera ainsi mieux à même de dégager le sens vers lequel l'auteur veut le conduire. S'il est plus aguerri, il lira aussi, au fil des chapitres et des versets, dans leur continuité, l'analyse linéaire intermédiaire de ce texte de sagesse, illustrant la pensée de *Qohélet.* Elle fonde l'existence terrestre sur un Dieu

créateur et juge, le Sage par excellence, que l'homme n'est pas à même de comprendre mais en qui il place sa confiance : « c'est là tout l'humain » et le « bonheur » accessible.

Olivier LONGUEIRA

Nous avons reçu à L&V et nous vous signalons :

Franck LEMAITRE, *Anglicans et Luthériens en Europe. Enjeux théologiques d'un rapprochement ecclésial,* Cerf, 2011, 356 p., 35 €. Cette étude doctorale porte sur l'évolution des relations entre anglicans et luthériens en Europe dans les dernières décennies, et sur les acquis majeurs notamment à propos de l'apostolicité et du ministère épiscopal.

Alban CRAS, *La symbolique du vêtement dans la Bible*, Cerf, 2011, 165 p., 16 €. Dans la ligne de la réflexion d'Eric Peterson, l'auteur explicite brièvement ce que la bible et la liturgie disent à travers le vêtement de l'œuvre créatrice et rédemptrice de Dieu. L'ouvrage s'achève sur un court chapitre sur l'habit du chrétien et dit sa faveur pour la spécificité de celui des consacrés et des prêtres, mais sans aborder la question de sa lisibilité.

Théologie

Moshé Idel et Bernard McGinn (dir.), ***L'Union mystique dans le judaïsme, le christianisme et l'islam***, Lessius, coll. « L'Autre et les autres » n° 13, Bruxelles, 2011, 276 p., 32,50 €.

Ce recueil d'études publiées en 1989 atteint enfin le monde francophone. Les éditions Lessius proposent ainsi un parcours en cinq contributions sous le thème formulé depuis la tradition chrétienne occidentale : l'union mystique.

Louis Dupré ouvre et introduit la série en précisant la distance à reconnaître entre les mots usés et la réalité expérimentée. L'état et l'expérience de l'union sont toujours médiatisés par un langage. Moshé Idel examine des éléments de tradition hassidique et cabaliste permettant d'imaginer une union du mystique avec Dieu au prix d'un anéantissement paradoxal qui laisse pourtant à l'humain un rôle dans le monde pour la gloire du Seigneur d'Israël. Bernard McGinn conduit les lecteurs dans une traversée, vaste en même temps que rapide, de la tradition mystique chrétienne de l'union sous les modes différenciés de l'amour et de la connaissance. Partant, il situe les fondations d'un débat qui se poursuit encore. À travers une analyse sémantique de l'union dans la tradition soufie, Michael Sells donne à la question de la description possible de l'expérience un arrière-fond de théorie fondamentale tout en livrant accès aux présupposés

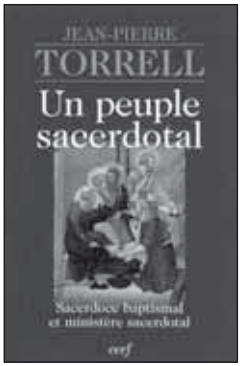
préislamiques du discours mystique. Enfin, Daniel Merkur propose un regard par le biais d'une histoire des sciences humaines ayant abordé selon leur propre grille d'analyse l'expérience unitive et la transe mystique.

La qualité de chacune des propositions consiste dans la capacité de présenter la matière textuelle sur laquelle elle travaille en ouvrant le champ et en invitant à aller voir de plus près encore le contexte. Le recul analytique est doublé, au terme du recueil, par des commentaires croisés de très belle qualité, un retour de quatre des contributeurs sur les données colligées par les autres et sur les approches proposées. Ce deuxième temps du parcours est tout sauf une annexe : c'est un approfondissement fructueux qui permet de mesurer comment des spécialistes interprètent une contribution spécialisée. Cette série d'études articulées représente donc un essai condensé et exemplaire d'approche méthodologique en science et en histoire des religions avec en point de mire un dialogue qui se tient aussi à l'intérieur des locuteurs.

Deux décennies séparent cependant la publication américaine de son entrée en monde francophone. À ce titre, une préface circonstanciée eût été utile. D'abord peut-être pour préciser la possibilité d'une étude encore à souhaiter, en provenance d'une des traditions bouddhiques, où la conscience des variations du discours appliqué à la réalité est interne à l'expérience fondatrice de l'éveil. Le passage est d'autant plus convenant que les horizons mentaux des mystiques ici réfléchies proviennent aussi pour une part des plus beaux fruits de la réflexion philosophique occidentale, qu'elle soit néo-platonicienne ou aristotélicienne. Ensuite, pour indiquer que le 11 septembre 2001 a placé les enjeux des recherches croisées entre les grands monothéismes dans un registre qui touche désormais, quoi qu'on veuille, plus la théologie politique que la mystique. Et pourquoi pas, de souhaiter que la rigueur et l'intelligence des analyses ici proposées puissent servir un éclairage salutaire sur des questions qui brûlent dorénavant plus le tissu social que l'intimité des âmes.

Philippe DOCKWILLER, op

Jean-Pierre Torrell, ***Un peuple sacerdotal.*** *Sacerdoce baptismal et ministère sacerdotal,* Cerf, 2011, 255 p., 20 €.



Le propos de l'auteur nous semble mieux exprimé par le sous-titre que par le titre de cet ouvrage. En fait, on y trouve une réflexion, riche et argumentée, sur le ministère presbytéral plutôt que sur le caractère sacerdotal du peuple de Dieu.

S'appuyant sur les textes du Nouveau Testament et de la tradition la plus ancienne, l'auteur met bien en valeur le fait que le Christ est source de tout sacerdoce (ch.1) ainsi que le « sacerdoce royal » du peuple de Dieu tout entier (ch.2). Puis il s'attache à mettre en lumière l'existence et le développement de différentes fonctions ministérielles dans le Nouveau Testament et au cours de l'antiquité chrétienne, aboutissant à la mise en place de la trilogie évêque, prêtre, diacre (ch.3). Cette première partie de l'ouvrage représente un effort convaincant pour établir les fondements des ministères ordonnés dans la vie de l'Église.

Pour ce qui est des apports de Vatican II (ch.4), l'auteur se réfère essentiellement à la Constitution *Lumen gentium* et au décret *Presbyterorum ordinis* sur le ministère et la vie des prêtres. Il n'évoque nulle part la lettre apostolique de Paul VI sur les ministères institués (*Ministeria quaedam,* 13 août 1972). Par ailleurs, il faut constater une divergence entre son vocabulaire et celui des textes conciliaires. Ainsi parle-t-il de « ministère sacerdotal », expression que n'utilisent jamais les textes conciliaires.

Il précise de façon très heureuse l'affirmation de LG 10 sur « la différence essentielle et non seulement de degré », entre sacerdoce commun des fidèles et sacerdoce ministériel. Il s'agit en fait de deux réalités analogiques (au sens thomiste de ce terme, c'est dire « *simpliciter diversa et secundum quid idem* »). « La ressemblance fondamentale réside en ce que l'un et l'autre viennent de l'unique sacerdoce du Christ. La différence fondamentale consiste en ce que le sacerdoce royal est une réalité de l'ordre de la vie de grâce, alors que le sacerdoce ministériel est un charisme au service de la vie de grâce » (pp. 164-165).

Au sujet du sacerdoce ministériel, l'auteur parle de « sacerdoce représentatif » (p. 166), à tort, nous semble-t-il. En effet, le prêtre ne « représente » pas le Christ. Il le « rend présent » – ce qui est tout autre chose ! De même, le prêtre n'est pas le « délégué » des fidèles, mais en lui, c'est l'Église tout entière qui agit (ce que l'auteur dit, d'ailleurs, p. 175).

Dans son développement sur les expressions « *in persona Christi, in persona Ecclesiae* » (pp.168-179), il n'échappe pas à la dérive juridique qui caractérise la théologie latine du ministère, à partir du XVI^{ème} siècle. Cette dérive apparaissant d'ailleurs clairement dans la traduction française officielle elle-même, lorsque « *in persona Christi* » est traduit par « au nom du Christ » (LG 21, au sujet de l'évêque), « au nom du Christ et en le représentant » (LG 28, §2, au sujet de prêtre), par exemple. Les textes latins de *Lumen gentium* et de *Presbyterorum ordinis* se sont bien gardés de céder à cette dérive.

Dans sa conclusion générale (pp. 213-227), plutôt que de résumer les acquis de son étude, le père Torrel opte pour « une ouverture prospective », celle de « l'appel à la sainteté dans le peuple sacerdotal », en précisant : « La dimension sacerdotale de la sainteté n'est pas moins évangélique que l'humilité : comme la charité, elle pénètre l'être chrétien et son agir tout entier » (p. 216).

Bernard-Dominique MARLIANGEAS, op

Nous avons reçu à L&V et nous vous signalons :

Les Chartreux. Chemins vers le silence intérieur, Parole et Silence, 2011, 109 p., 10 €. Traduit de l'italien (1987), cet ouvrage rassemble divers textes de chartreux d'hier et d'aujourd'hui sur les difficultés et les conditions de la contemplation.

Église et société

Pierre de Charentenay, ***Le dilemme du chartreux.*** *Médias et Église*, DDB, 2011, 234 p., 18 €.

Beau titre, mais sibyllin. En clair, le chartreux a un problème de communication. Il garde le silence et les médias parlent de lui d'une façon qui ne lui convient pas. Il en est ainsi des religions en général, et de l'Église catholique, dont il s'agit essentiellement dans ce livre. Elle trouve que les médias parlent mal d'elle et, lorsqu'elle cherche à s'expliquer, elle donne lieu à des malentendus. Voilà ce qui est développé de façon très documentée et approfondie dans ce livre qui se lit avec facilité grâce à toutes les anecdotes rapportées pour illustrer le discours.

Depuis cinquante ans, les médias ont progressivement changé nos modes de vie et nous ont fait partager leurs valeurs. Ils exercent un nouveau magistère remplaçant celui de l'Église, valorisant l'émancipation individuelle, la levée des interdits, les témoignages individuels plutôt que la parole d'un évêque ou d'un pape. Et l'image fait autorité plus que n'importe quel discours.

L'auteur analyse l'opposition entre deux logiques : le message religieux est complexe, « les médias exigent la simplicité » ; les représentants de l'Église « n'entrent pas aisément dans la logique démocratique, sous-jacente aux médias » ; ceux-ci ont tendance à mettre en valeur ce qui ne marche pas, les « vedettes », les côtés anecdotiques de la religion. Dans leur logique commerciale, les médias vont vers ce qui fait sensation et attire le plus grand nombre.

Les religions sont vues dans les médias dans un « miroir déformant » : leur message est ramené à des idées convenues, car il faut aller vite, toujours produire du neuf, des scoops, mettre en scène des faits divers ou, au contraire créer l'évènement, avec les grandes manifestations, les JMJ, les voyages du pape. De plus les médias sont tributaires de l'image souvent ancienne et dépassée que les animateurs ont gardée de la religion.

Un chapitre important traite de la façon dont les Églises « tentent d'utiliser les médias ». C'est en 1947 que les Dominicains créent *Le Jour du Seigneur,* « le plus ancien programme de la télévision française ». Plus de trois millions de Français écoutent une radio chrétienne au moins une fois par semaine. Mais l'Église manifeste une compétence tout à fait insuffisante : « Elle n'a pas encore fait le travail de compréhension ni de ce monde de la communication et de ses objectifs, ni de l'homme communicationnel, de ses difficultés et de ses possibilités de vivre les valeurs de l'Évangile ».

« Les médias révèlent les ambiguïtés de l'Église », par exemple ses tergiversations à l'égard de l'intégrisme, son intransigeance morale, son incapacité de coordination entre les déclarations faites par ses diverses autorités.
Tout un contentieux est analysé, en ce qui concerne la dérision, les caricatures, la question du blasphème, les procès multiples.

Ce livre donne ainsi matière à réflexion de façon très circonstanciée. On voit bien que les médias ne sont pas seuls en cause. L'Église prête le flanc à l'image qu'ils donnent d'elle. « Il reste aux chrétiens et à l'Église à se préparer à vivre avec les médias… pour faire passer ce qui est audible de leur message, en sachant que l'essentiel restera caché ».

Mais s'agit-il seulement d'un problème de communication ? Le contenu du message n'est-il pas lui-même en cause ? Le caractère « audible » de l'Évangile reste le grand point d'interrogation que l'on se pose au long de ce livre et qui y est à peine abordé : pourquoi le message évangélique ne serait-il que partiellement audible ? Pour être audible, un message ne doit-il pas se préoccuper de sa plausibilité, ce qui peut exiger des reformulations, de moindres certitudes, plus d'humanité ? Se remettre en question si on n'est pas compris ? Entraîner l'adhésion est une autre affaire.

Guy de LONGEAUX

Dominique Barnérias, ***La paroisse en mouvement.*** *L'apport des synodes diocésains de 1983 à 2004*, DDB, 2011, 509 p., 35 €.

Cette excellente thèse de doctorat s'inscrit résolument dans le champ de la théologie pratique comme il appert immédiatement de son plan en trois parties : après avoir rendu compte de façon systématique des travaux de 43 synodes français célébrés entre 1983 et 2004 avec une synthèse de leurs actes autour de la question de la paroisse, l'auteur entreprend une évaluation de la réception effective de ces actes à travers l'examen de six paroisses choisies dans les diocèses de Sées, Bayonne et Lyon, à partir d'entretiens avec des paroissiens. La dernière partie entreprend une reprise plus explicitement théologique du matériau ramassé qui cherche à dessiner le nouveau style paroissial qui semble naître dans l'Église de France.

La première partie est passionnante, parce qu'elle offre une synthèse systématique des Actes synodaux français qui n'existe pas ailleurs. Les 43 synodes étudiés rendent compte de l'important effort de renouveau auquel l'Église de France s'est attelée à la suite du concile Vatican II. La difficulté d'une telle synthèse était de ne pas se noyer ni s'écarter de la thématique à laquelle l'auteur s'attachait : la figure de la paroisse qui se dessine à travers ces actes. Il y réussit plutôt bien, même quand les synodes n'abordaient pas explicitement la question des paroisses et que c'est le vocabulaire de la communauté qui y est substitué.

La deuxième partie veut évaluer la réception de ces Actes. En fait, elle est peu connectée à la première et il est rare qu'une référence explicite à un décret synodal y soit faite. C'est peut-être une limite du travail, c'est surtout l'indice, à mon avis, que ce renouveau paroissial n'est pas forcément à comprendre comme un fruit des synodes, même si, évidemment, ceux-ci l'ont fortement soutenu, mais plus comme la conséquence de la situation concrète des communautés qui exige ce renouveau pour leur survie. Il y a sans doute une forme de biais à vouloir le relier au dynamisme synodal : après tout, les diocèses qui n'ont pas connu de démarche synodale ont

dû, eux aussi, renouveler la figure de la vie paroissiale…

Les entretiens sont cependant passionnants parce qu'ils donnent une image très vivante et très inventive de la vie paroissiale : à leur lecture, on découvre une Église de France très créative et pleine d'initiatives, qui s'est attachée avec beaucoup d'énergie à la reconfiguration du visage des paroisses. L'analyse est toujours bienveillante, sans jamais manquer d'esprit critique et elle renvoie une image bien plus dynamique des diocèses que les lamentations souvent exprimées aujourd'hui sur l'état de nos paroisses. J'imagine que les responsables pastoraux (curés, laïcs en fonction ecclésiale, etc.) auront grand avantage à la lecture de cette partie qui peut les encourager dans leur travail tout en leur posant de bonnes questions. Les conclusions partielles qui scandent le livre sont l'occasion de remarques pertinentes sans doute précieuses pour ces responsables. L'enquête a été faite auprès des acteurs paroissiaux et, là encore, cela peut produire un biais dans la mesure où ces acteurs ne pouvaient être témoins que d'un dynamisme ! Le regard posé ainsi sur la paroisse risque alors d'occulter des aspects plus sombres : échecs, impasses, découragements, etc.

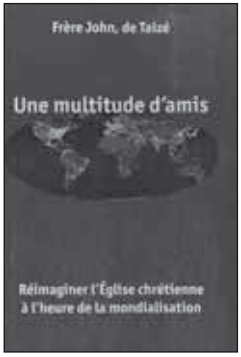
C'est ce nouveau visage de la paroisse que l'auteur cherche à caractériser dans sa troisième partie à partir de deux notions-clés pour lui. D'abord, la notion d'appropriation, qu'il reprend à Marcel Légaut tout en l'élargissant et qui est pour lui une notion pivot parce qu'elle permet d'articuler trois dimensions essentielles : la conversion personnelle, la communion et la mission. J'avoue une certaine résistance face à ce vocabulaire de l'appropriation même si je dois en reconnaître la pertinence. Je préfère en fait le chapitre 11, tout à fait remarquable à mes yeux, qui utilise le vocabulaire des processus instituants.

La deuxième notion est celle de style paroissial, reprise au travail de Christoph Theobald sur le style du christianisme. Ce recours à la notion de style lui permet de rendre compte de ce renouveau interprété comme le fruit des travaux synodaux selon une typologie en trois termes qu'il développe, de façon un peu trop rapide, au chapitre 13 : la nouvelle évangélisation, la proposition de la foi et la pastorale d'engendrement.

Je recommande la lecture de cette thèse passionnante à tous les chrétiens engagés dans la vie de leur paroisse et attachés à son renouveau. Elle est un beau témoin de ce que peut produire la théologie pratique, à partir de concepts d'emprunt, réélaborés, pour penser la « théologie instinctive du peuple de Dieu » à travers les pratiques effectives de ses membres.

Rémi CHÉNO, op

Frère John de Taizé, ***Une multitude d'amis***. *Réimaginer l'Église chrétienne à l'heure de la mondialisation*, Presses de Taizé, 2011, 172 p., 12 €.



En marge d'un article paru le 8 novembre dernier (« Le site Facebook confronté à la surveillance allemande »), *La Croix* nous informait qu'un utilisateur du réseau social Facebook comptait en moyenne 135 « amis ». Une telle in-

formation reflète un constat paradoxal pour nous qui vivons à l'heure de la mondialisation : d'un côté une plus grande facilité à entrer en contact les uns avec les autres, des frontières de plus en plus réduites, la mise en réseau agrandie via internet, mais d'un autre côté aussi, de plus grandes difficultés à entrer en relation intime avec l'autre, une certaine perte de sens du lien d'amitié. Comment donc revaloriser selon un mode proprement chrétien le lien interpersonnel qui existe nécessairement entre les uns et les autres, l'amour, l'amitié, en définitive, et quelle conséquence cela peut-il avoir sur notre conception même de l'Église ? L'ouvrage du fr. John, de la communauté œcuménique de Taizé, ouvre des pistes de réflexion pour répondre à cette question.

L'auteur a construit son ouvrage autour de deux parties, l'une en ouverture, l'autre en conclusion, qui sont réellement des petits traités de théologie. La première partie composée des deux premiers chapitres, « La foi chrétienne » et « L'Église », jette les bases d'un vade-mecum d'ecclésiologie qui fait écho aux définitions données par le Concile de Vatican II, en particulier l'Église comme « communion ». Cette communion se réalise dans trois cercles qui ont pour seul et unique centre la personne : l' « ecclesia domestica », d'abord, formée de nos familiers et de nos amis intimes ; l'Église locale, ensuite, première étape pour devenir ami avec l'autre, l'étranger et enfin l'Église Universelle formant le Corps du Christ et offrant l'amitié véritable, celle avec le Tout-Autre.

Le frère John met l'accent sur la perspective œcuménique lorsqu'il s'agit de définir l'Église. Ce qui est premier pour lui c'est l'Église locale, le rassemblement de quelques fidèles partageant la même foi, foi et rassemblement étant garantis par un pasteur, l'évêque. L'Église Universelle sera alors le rassemblement, la « communion » de tous les évêques garantie par l'évêque de Rome, pasteur universel.

La deuxième partie est la synthèse du propos du fr. John exprimée dans le dernier chapitre de l'ouvrage, « Je vous appelle amis ». Après avoir alimenté la réflexion de l'étudiant ecclésiologue, notre frère de Taizé se fait ici maître en christologie. En effet, le Christ a été un exemple d'homme de la « communion », lui qui s'est fait, « l'ami des publicains et des pécheurs » (Mt 11, 19). Et c'est cet exemple que fr. John nous invite à suivre tout en nous donnant quelques clés de psychologie pour ne pas tomber dans certains écueils, comme une saine définition du rapport entre *philia* et *éros*.

Entre ces deux parties centrales, fr. John illustre et développe son propos. D'abord avec un bref parcours historique parmi les meilleurs auteurs spirituels qui ont traité du thème de l'amitié d'Augustin à Dietrich Bonhoeffer en passant par Aelred de Rievaulx, Thomas d'Aquin ou encore, plus proche de nous, John-Henry Newman. Ces pages ne sont que des aperçus malheureusement et le lecteur reste impatient d'en savoir plus sur ces auteurs et se sent inévitablement poussé à lire leurs propres ouvrages sur la question...

Pour le lecteur plus avide de réalisations concrètes d'amitiés, fr. John rend compte de l'incroyable aventure de la Communauté de Taizé, « parabole de communauté », qui réunit sur une colline de Bourgogne, « une multitude d'amis ».

Thomas-Marie GILLET, op

Philosophie

Emmanuel FALQUE, ***Les Noces de l'Agneau.*** *Essai philosophique sur le corps et l'eucharistie*, coll. La nuit surveillée, Cerf, 2011, 386 p., 34 €.

Dans Les Noces de l'Agneau, Emmanuel Falque étudie le scandale du « ceci est mon corps » : comment le Christ peut-il donner sa chair à manger ? Il propose une démarche philosophique et théologique même s'il note dès la première partie les limites de l'analyse philosophique. *Les Noces de l'Agneau* forment le troisième tome d'une trilogie. Dans *Le Passeur de Gethsémani*, l'auteur étudiait la question de la souffrance, de la mort du Christ. Dans *La métamorphose de la finitude*, il abordait la question du salut, de la résurrection. Il introduisait la notion de chair subjective, le vécu personnel du corps. Ici, il pose la question de la présence réelle du Christ dans l'eucharistie.

Ce texte commence, en liminaire, par une belle description du retable de Gand, « l'adoration de l'Agneau mystique ». Dans la première partie, l'auteur propose une « descente dans l'abîme ». L'auteur y analyse le lieu où l'eucharistie vient nous visiter. Il découvre les régions inexplorées, touchées par le corps du Christ. « Ceci est mon corps » atteint le chaos, le tohu-bohu présent en chaque homme, il concerne la dimension instinctive de l'homme et touche le fond chaotique de notre humanité. Se découvrent alors les limites de la philosophie, l'en-deçà de la phénoménologie. La démarche de l'auteur n'est pas pour autant irrationnelle. Elle cherche ainsi la crédibilité du dogme, elle montre en quoi le dogme de la présence réelle n'est pas seulement croyable mais possède une rationalité universelle. L'auteur étudie alors la mise en scène. Il analyse la figure de l'Agneau et montre en quoi la mise en scène chrétienne dépasse la Pâque juive.

Dans un second temps, *Les Noces* propose une analyse philosophique ; l'eucharistie concerne toute humanité. Elle transforme notre animalité. Dans l'eucharistie, le Christ prend en charge notre humanité, assume notre chaos, nos passions, nos pulsions. Il inaugure une nouvelle corporéité. Le « ceci est mon corps » n'est pas seulement corps physique, objectif ni chair phénoménologique. C'est une incarnation de la chair phénoménologique. La présence réelle atteste une puissance du Christ offerte à tout corps. Le corps du Christ se ramifie en notre corps. Le « ceci est mon corps » est aussi transformation du désir, origine de l'agapè, du désir conjugal. Il est conversion du désir, ouverture à la différenciation.

Le troisième temps des *Noces* est une analyse théologique. L'auteur aborde la question de la présence réelle. Il n'occulte pas le scandale de ce mystère, le risque du cannibalisme, « la querelle de la viande ». Il propose une nouvelle pensée de la transsubstantiation à partir d'un croisement de la notion d'acte d'être chez saint Thomas d'Aquin et de la notion de force dynamique chez Leibniz, à savoir à partir de la « manence » par delà les critiques de l'objecti-

vation, de Heidegger à Derrida. C'est un renouveau de l'analyse du corps, qui n'est ni seulement un avoir ni un être mais un « ceci est mon corps ».

L'auteur a une connaissance aussi précise de la théologie médiévale (les querelles entre réalisme et symbolisme, entre Radbert de Corbie et Ratramme) que de la phénoménologie contemporaine. Il propose un dialogue très pertinent avec la pensée de Nietzsche. Tout cela fait attendre avec impatience le texte que l'auteur promet sur la question du péché, du tohu-bohu.

Au terme de cette analyse, deux questions se posent cependant : le statut philosophique de ce discours et sa relation au protestantisme. Le manque de foi en la présence réelle n'est pas nécessairement un manque de foi en la résurrection ni un manque d'amour, de recherche d'unité.

Emmanuel BOISSIEU, op